

LES PIRATES DU TEMPS

— Delcazo 3 —

Raymond MILÉSI



ARMADA

LES PIRATES DU TEMPS

Du même auteur :

Extra-muros (1990)

Chien bleu couronné (1991) – (rééd. 2007)

San-Antonio premier flic de France (1996)

Papa, j'ai remonté le temps (1996) – (rééd. 2004)

Au royaume des cancre (2004)

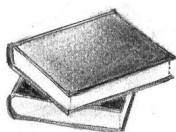
Les figures de San-Antonio (2010)

Chez le même éditeur :

Salut Delcano !

Futur sans étoiles

Les pirates du temps



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs.

Raymond MILÉSI

LES PIRATES DU TEMPS

Delcano - 3



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Raymond MILÉSI & Les éditions *ARMADA* 2011
Couverture : Chandre

ISBN : 979-10-90931-07-7

1

Suivez le guide

« **P**ARDON MON BRAVE, pourriez-vous éviter de me marcher sur le pied droit ? C'est l'un de mes préférés. »

Au cœur de la fournaise, le distrait tourne la tête et me consulte à la volée, les yeux baissés, étant de ces citoyens hors norme qui s'aligneraient sans mal pour la photo dans une équipe de basket. L'expression inchangée, il décolle sa sandale de ma bottine et continue de fendre la foule massée à l'orée du site. Tandis qu'une brise étonnamment fraîche me caresse pour s'estomper aussi vite, deux particuliers profitent de la brèche pour emboîter le pas de mon piéticide : un jeune type à l'œil dédaigneux et une épaisse matrone qui doit se hâter sans cesse afin de recoller au peloton.

À mon tour, je m'installe dans leur sillage, mon regard s'attardant sur la nuque de l'écraseur. Deux ou trois pouces au-dessus de la masse – y compris de la mienne – ce dernier offre à la lumière une chevelure luisante, tortillée en longues tresses d'un noir de corbeau qui lui dégoulinent sur les joues. J'ai eu le temps de remarquer les nombreuses ficelles qui se balancent sur sa poitrine et de noter la peau de son visage, à ce point tannée

et cuivrée qu'on la croirait prélevée sur la momie de Ramsès II. Les autres moutons humains qui arpentent les allées de Paccari-tambo se sont vissés comme moi un chapeau sur le crâne car ça cogne dur sur la plaine caillouteuse cet après-midi. Le grand gaillard, lui, est l'un des rares à traiter en ligne droite avec le soleil de Coricancha. C'est son problème...

Dès la première halte, je me retrouve à la hauteur du jeune prétentieux qui le talonne. Les lèvres pincées, ce dernier toise les estivants en multipliant les efforts pour se démarquer de la piétaille. Un teigneux, que je range d'office dans la catégorie des cancrelats à deux jambes, le genre qui vous donne envie de chercher d'instinct quelque chose à broyer du talon, pour compenser. Vous avez remarqué à quel point les nuisibles affichent leur malfaisance au lieu de la masquer ? Le bellâtre venimeux dans toute sa gloire, à soigner d'urgence au lance-flammes. Cheveu gélifié sur les tempes, épaules rembourrées au coton, bottillons étincelants à talons forts. Je l'imagine étudiant sa morgue toutes les deux heures, à l'affût devant son miroir.

Comme le guide impatient multiplie ses appels afin de nous convier à son prêche, je lui prête une oreille miséricordieuse, en bâillant déjà. Voilà une bonne semaine que je traîne mes guêtres sur cette planète en écoutant pousser ma barbe, ceci explique

cela. La majorité des visiteurs, eux, débordent d'enthousiasme et babillent à outrance. À les entendre, je réalise que je suis mêlé à un groupe de familles en provenance de la Terre ; elles viennent de débarquer et entament aussi sec leur gymkhana par le morceau de bravoure des excursionnistes, du moins les jours d'ouverture : Paccari-tambo, en plein désert aux antipodes de Pachacuti, la capitale et unique cité. De cette dernière, port à touristes – après avoir honoré sa plage où je me suis laissé rôtir recto verso – j'ai déjà fait le tour en long, en large et surtout en travers...

Le bavard de service raconte qu'on a dénombré sur le site près de cinq cents pierres dressées ou « hommes de pierre » et qu'elles sont disposées en plusieurs cercles concentriques, autour d'une énorme roche taillée en pyramide qui a l'air de veiller sur le peuple minéral. Merci : ça se voit. D'après lui, la plupart des menhirs à tête humaine, s'ils conservent vaillamment leur forme cylindrique, ont été rabotés par les siècles ; toutefois, dans l'anneau intérieur, certains affichent un poli et une brillance étonnants. Il a oublié combien au juste et donne l'air de s'en foutre, mais on ne lui en veut pas.

La procession repart. À mes côtés, un gamin ignore superbement les cailloux plantés autour de lui pour s'acharner sur la mini-holo que ses parents viennent de lui acheter : le Grand Jeu de

Paccari-tambo ! Je déguste ses bip-bip opiniâtres, tandis que les monolithes 3D volent en éclat sous ses doigts. Au fond, c'est peut-être un bon plan d'abrutir très tôt les enfants : ça permet aux adultes de se sentir moins seuls.

D'ici, on a un panorama imprenable sur le cromlech et les allées qui y mènent. Sur pas mal de planètes, les sites millénaires semblent avoir mieux résisté à la Grande Panne que les constructions modernes. Remarquez, ce que je dis est idiot : il y en a peut-être un paquet qui ont disparu ; forcément, on visite ceux qui ont tenu le coup. En gros, cet endroit a un côté Stonehenge sophistiqué, la chaleur en plus et l'herbe en moins. Et aussi la bière en moins : celle d'ici est presque imbuvable, au point que je me suis rabattu sur le cidre local. Docile, je prends la file et passe à la pointeuse pour flairer un monolithe de taille respectable, strié sur le volet, au pied duquel notre cicérone est en train de s'extasier en récitant sa leçon, intonations comprises.

Redémarrage du train à pas lents. Une station plus loin, nous opérons une jonction momentanée avec un groupe qui termine sa tournée, dans le sens inverse. C'est l'heure pleine à Paccari-tambo, les wagons se chargent et se déchargent sans cesse. Un ressac de la foule jacassante m'entraîne alors juste derrière un nouveau spécimen de la race humaine, qui me réconcilie avec l'espèce.

Il s'agit d'un échantillon extrêmement féminin, parfumé à point, découpé et même découplé avec un souci de finition qui honore sa maman, et aux oreilles en or ! Je me penche sur le sujet afin de parfaire ma culture : la belle inconnue arbore en fait de magnifiques disques auriculaires, épinglés à des lobes qui ont été élargis pour la circonstance. Joli travail. Au moindre mouvement de tête, la charmante enfant disperse les rayons solaires en tous sens, avec un franc succès qui fait paradoxalement de l'ombre à notre guide. Je me demande par quelle astuce engager la conversation avec Miss Lampadaire avant que la vie nous désunisse, lorsque mon grand ami le jeune arrogant se dresse devant elle.

Aussitôt, la lumineuse enfant pousse un petit cri et se jette à son cou pour lui rouler un baiser ventouse de compétition. Manifestement, elle ne partage pas mon aversion pour les rouleurs de caisse. Grand dommage ! Je hais davantage le gominé, d'urgence, l'impression que sa bonne fortune est à déduire de mon compte.

Tandis que les deux cortèges reprennent leur chemin de croix, l'un allant l'autre venant, je remarque que les tourtereaux optent pour un itinéraire bis. En soupirant, je me dis qu'ils ont mieux à faire, mais déjà le couple se sépare : la fille gagne en solo la sortie sur un geste d'adieu. Bien fait !

Tiens, au lieu de nous rejoindre, le gars choisit une nouvelle voie. Sa conduite désinvolte aiguise l'attention au lieu de l'endormir : trop en recherche de neutralité, le gars s'oriente comme au hasard vers un amoncellement de rochers. Je piétine un instant : dix contre un qu'il va y avoir une rallonge au programme ! Elle ne tarde guère. La grosse femme entrevue tout à l'heure se laisse peu à peu distancer en fin de colonne, manœuvre répétée bientôt par le basané aux tresses noires. À votre avis, que ferait dans ces circonstances un enquêteur désœuvré, mais fouineur de nature ? Le temps de me poser la question, me voilà lancé sur les traces de ces vacanciers insolites, qui en font trop pour se donner l'air de tout le monde. La banalité, ça ne s'improvise pas : on « est » banal ou non une fois pour toutes.

De loin, je vois l'imposante matrone prendre la tangente, rattrapée par son compagnon aux longues enjambées. Le monsieur se penche sur la dame, comme pour lui délivrer quelque directive... Adoptant à mon tour la nonchalance d'un promeneur en rupture, je réduis la distance qui nous sépare, à l'abri des roches complices. Là-bas, confirmant mes pronostics, le trio vient de se reformer et les deux messieurs entament une conférence rapprochée, à mots hâtifs. Le bellâtre tend la main, dans laquelle l'homme à la peau cuivrée déverse de menues offrandes. D'où je me

tiens, pas moyen de préciser leur nature, mais je vote pour des pièces d'or ou d'argent, sans garantie. Curieux manège...

Fin du conciliabule. Les joyeux compères rappliquent déjà dans ma direction, au moment où le vent coulis nous remet un vilain coup de fraîcheur, aussi bref qu'auparavant. Vite, je m'accroupis, l'oreille en batterie, captant des bribes de phrases.

« ...regagner la Terre sans tarder, *Accla Inti* (là, ricanement que je ne m'explique pas). *Tu connais ta tâche. En attendant... »*

Malgré la maigreur du butin, je remercie au passage le nouveau modèle personnalisé et sélectif d'implant-trado dont le service m'a doté. À moins bien sûr que je décide de le débrancher – c'est toujours possible – sa mise en action est automatique au reçu d'une expression en langue étrangère, comme dans le cas présent ; et peu importe que mon « interlocuteur » en possède un ou non : un seul – le mien en l'occurrence – me suffit désormais pour tout percevoir dans ma langue et être compris de tous. Du tonnerre !

J'ai quand même une moue aux lèvres en me relevant... À temps pour constater que, si les deux messieurs se replongent dans la meute qui progresse le long des pierres aux visages sévères, la morne suiveuse, elle, oriente son quintal vers une file de Terriens sur le départ, que l'on va reconduire d'office à Pachacuti. Là-bas, rien de

plus facile pour elle que de prendre place à bord du premier transport à destination de la mère planète... Et après ? Elle a le droit, non ?

•

Un peu déçu, l'impression qu'on a sonné la fin de la récré, je rattrape au vol une deuxième horde d'estivants et retrouve en leur compagnie le cœur de Paccari-tambo. Étant donné que j'ai déjà bénéficié du commentaire, j'abandonne la procession pour franchir en solo les cercles concentriques jusqu'au plus petit d'entre eux. Un endroit tranquille, qui attire moins le chaland. Divers mégalithes non sculptés, en effet, y affichent l'éclat du neuf, sous le patronage d'une pyramide centrale qui tient en respect la ménagerie. Je lui tourne le dos afin d'aller promener la main sur le pourtour d'un des cylindres incongrus : lisse et froid, un lustré étonnant en comparaison des autres statues grossières, râpeuses et rongées par l'érosion ! Je fais le tour, en comptant les cylindres qui ont l'air d'avoir été frottés à la peau de chamois. Il y en a cinquante-six, tant mieux pour eux. Juste après avoir terminé ce stupide exercice, je repère de l'autre côté des piliers mon grand gaillard aux cheveux d'ébène. Son regard acéré croise le mien : j'ai aussitôt la sensation qu'on me racle l'âme à l'aide d'un poignard. C'est bref, mais violent. À son côté, le mannequin continue de se donner des airs d'Al Capone...

Je soulève un instant mon chapeau afin de m'éventer car les rayons sans cœur ont encore poussé le chauffage d'un cran. Après tout, cet intermède caniculaire m'aura valu quelques minutes de vague intérêt. Mieux que rien. Un brusque frémissement à mon poignet m'arrache à ma philosophie de comptoir. Je quitte les hautes rangées de pierres, remonte à nouveau la cohue en sens inverse, et gagne sans me presser l'entassement de roches éloigné, qui offre son abri aux esprits libertaires du quartier. Une fois assuré de l'exclusivité, je lève mon émetteur-récepteur à hauteur des lèvres, me racle la gorge et adopte un ton enjoué pour lâcher :

— Salut patron. Quel bon vent ?

— Pas possible ! Vous manquez à votre légende, Delcano ! Je n'ai guère l'habitude de vous dénicher du premier coup. Pile à l'endroit où je pensais vous trouver ! D'ordinaire, pour vous joindre, il faut lancer un avis de recherche à travers la Galaxie !

En forme, le bouclé. Je le laisse reprendre son souffle... Il redémarre, dans un registre paternel :

— Comment se déroulent vos congés, vieux garçon ? Vous vous la coulez douce sur Coricancha ? Voilà un paradis de renom où je n'ai jamais mis les pieds...

— Je reconnais bien là votre goût sans faille... La plage est belle et la mer fait glouglou. Pour le

repos, rien à redire, mais côté distractions, j'envisageais de recenser les grains de sable ou de commencer à me réciter la Bible à l'envers.

— La « quoi » ?

— Laissez tomber.

Il revient à la charge, impitoyable.

— Je me disais que vous alliez écumer l'un après l'autre les bouges de Pachacuti et je m'attendais à recevoir les plaintes de la population locale.

— Vous confondez avec Shimro. Les bouges, je les ai passés en revue dès le premier jour. Tous les trois... À la rigueur, il y en a un qui me paraît supportable, sans plus. On m'a bien proposé de la cocaïne à plusieurs reprises car la vertu ne semble pas être la valeur dominante dans ce port, mais je ne suis pas client. Actuellement, je savoure une exposition de pierres millénaires. Question rigolade, j'aurais meilleur compte à me chatouiller avec une plume d'oie.

— Dans ce cas, réjouissez-vous : j'ai une heureuse diversion à vous soumettre ! En fait, il s'agit, euh... d'un service personnel, une broutille pour un malin de votre trempe. J'aurais pu envoyer quelqu'un d'autre, mais puisque vous êtes sur place... Un coup de veine, hein ?

— Ouais... Je me souviens tout à coup que c'est vous qui m'avez chaudement recommandé les délices de Coricancha ! Sur la foi d'excellents guides de voyage, je suppose ?

— Pure coïncidence. Pas de mauvais esprit. Et il y aura une rallonge pour vous.

— Je vous écoute, chef vénéré. Un moment !...

Un quidam espérant sans doute lui aussi un peu de solitude est en passe d'envahir ma retraite avec vue sur le désert, shootant dans un gravier. Il s'avise que la place est prise et, freiné par mon regard glacial, tourne les talons afin de se chercher un nouveau havre de grâce. Je patiente vingt secondes.

— Il y avait un spectateur. Allez-y : la voie est libre.

Le révérend s'éclaircit la voix.

— J'aurais besoin de votre... sens de la persuasion, Delcano. Le but est de convaincre une certaine personne de ficher la paix à une certaine autre personne. Dans vos cordes, non ?

— Ça dépend. Annoncez les « personnes ».

— Il se trouve que j'ai un excellent ami, et que cet ami subit en ce moment une légère contrariété. J'en ai d'ailleurs hérité ma part, bien malgré moi...

Je contemple mon récepteur en silence. On dirait que De Decker tourne autour du pot, non ?

— Cet ami a une fille, Coya, qui me connaît puisque je fréquentais la famille lorsqu'elle était enfant. Une gamine de vingt-cinq ans à présent, tout à fait capable, intelligente, n'ayant pas froid aux yeux et qu'on peut lâcher sans crainte dans le grand monde. C'est du moins ce que croyait le

père jusqu'à présent. La fille en question séjourne elle aussi sur Coricancha, depuis un bon mois.

— Elle a du mérite. Quinze jours, c'est le tarif maximum que je m'autorise avant l'overdose.

— C'est ce qui était prévu dans son cas. Mais justement, voilà où les choses se gâtent. Au terme prévu de son séjour, il y a deux semaines, au lieu de rentrer sur Terre, Coya a prévenu son père qu'elle avait décidé de prolonger un peu sa villégiature. Quelques jours plus tard, elle a encore annoncé une rallonge. C'est alors qu'à la demande de mon ami, inquiet, j'ai contacté la gamine, qui a fini par reconnaître qu'elle avait sympathisé avec un loustic du crû qui ne la laissait pas indifférente, et vice versa. Pas moyen de la faire changer d'avis : vous savez comment sont les femmes !

— Franchement, le rôle ne m'attire pas. Si la fille a envie de se payer un matou, c'est son droit non ?

— Attendez. Je me suis informé auprès des autorités locales. En quelques minutes, ils m'ont renseigné : le « matou », pour reprendre votre terme, s'appelle Mirsk Hovan et avait déjà attiré leur attention. C'est, m'a-t-on dit, une de ces ordures de seconde zone, un gars à l'avenir fortement compromis, qui doit déjà avoir un peu de sang sur les mains, même si jusqu'à présent on ne l'a épinglé que pour des broutilles. J'ai donc eu un nouvel échange avec Coya, en lui expliquant

de quel truand elle s'était amourachée. Ce fut une erreur : au lieu de mettre fin à l'idylle bancale, elle a appuyé sur l'accélérateur, en s'affichant le plus possible avec son mauvais garçon. Un défi à sa famille, si vous voyez...

— Je vois. Et alors ? Elle est majeure.

— Nous sommes d'accord, c'est pourquoi j'étais prêt à ranger l'affaire aux oubliettes. Seulement, peu après notre bavardage, Coya m'a joint de son propre chef. C'était il y a une dizaine de jours. Nous avons eu un tête-à-tête... curieux. D'abord, je n'ai pas bien compris où elle voulait en venir. Elle m'a parlé de mon travail, de cette charge qui me pesait en permanence sur les épaules, de tous ces gens qui trimaient sous mes ordres... jusqu'à ce que je réalise qu'elle était tout bonnement en train de me tirer les vers du nez ! À moi ! J'ai mis évidemment fin à l'interrogatoire !

— Hum ! Si je me souviens bien, c'est en gros à ce moment-là que vous m'avez vivement conseillé de venir prendre du bon temps *ici*, n'est-ce pas ?

— À peu près. Mais ne m'interrompez pas à tout bout de champ. Nos correspondants de Pachacuti, à qui j'ai demandé un petit reportage discret, n'ont pas tardé à confirmer mon sentiment : c'est de toute évidence ce Mirsk Hovan qui a fait pression sur la fille afin qu'elle m'appelle. Qu'il recoure à la menace ou use de moyens plus subtils,

peu importe, cet homme cherche à obtenir par l'entremise de Coya des tuyaux sur nos services. J'ignore pourquoi, mais je déteste ça ! Les gars du coin sont d'avis que Mirsk Hovan, qui manque d'envergure, n'agit pas pour sa paroisse ; ils le voient plutôt comme un relais. Ils ne sont pas sûrs que Coya soit consciente du rôle qu'on lui fait jouer, et je partage leur avis. Là-dessus, voici quelques heures à peine, la jeune écervelée me contacte de nouveau. C'est son père – prévenu en premier – qui a insisté auprès d'elle pour qu'elle me rappelle. Avec un peu de retard, elle prétend qu'elle vient enfin de comprendre qu'elle s'était fourrée dans le pétrin. Il faut dire que les demandes du soupirant ont pris un peu trop d'ampleur, ce qui lui a ouvert les yeux. Un bon point : elle a joué franc jeu et m'a informé directement, même si j'étais déjà au courant. Un mauvais : elle refuse toujours de rentrer sur Terre.

— Vous voulez que je la kidnappe ?

— Il y a de ça. Mais ce n'est pas le plus urgent. Dans l'immédiat, puisque *par chance* vous vous trouvez sur place, je souhaite vivement que vous ayez une... entrevue « solide » avec Mirsk Hovan. Le contenu est livré à votre appréciation mais, à l'issue de cette mise au point, il faut – vous m'entendez : il faut ! – que l'individu ait perdu à jamais l'envie de casser les pieds à Coya. Et à nous par la même occasion. Vous m'avez compris ?

— Remarquablement bien. En résumé, vous désirez que j'interrompe mes vacances *semi-officielles* pour faire pression sur ce truand qui devra, après la thérapie, mener une existence chaste et conforme à la morale, sinon exemplaire !

— Voilà. Montrez-vous persuasif. Carte blanche : je vous fais confiance. Vous voyez que ce n'est pas sorcier. Je vais vous indiquer les coordonnées de ces messieurs dames. Agissez vite, en évitant de mettre les pieds dans le plat et d'alerter les services locaux déjà sur le qui-vive. Je ne trouverais pas cela judicieux.

— Voyons patron : tout dans le velours, c'est ma devise. Vous me connaissez !

— Hélas, oui.